Nous sommes dans les parages du Campo de' Fiori, vieux repaire de voleurs, aujourd'hui portés au centuple. Via dei Baullari, via dei Coronari, vicolo del Cinque, voilà où se retrouvent, vivent, mangent, boivent, commercent, cachent et se cachent les voleurs. C'est aussi un haut lieu de la prostitution. Je suis allé Piazza del Monte dans l'espoir d'y retrouver une bicyclette perdue hier. À vrai dire, je ne l'ai pas égarée, c'est un voleur qui me l'a presque ôtée des mains alors que je me trouvais à l'entrée d'une cordonnerie. Je cherchais du cirage noir. J'en avais cherché en vain dans les boutiques de via della Scrofa ; à Piazza Navona, il me vint l'idée malencontreuse de demander à un vendeur de produits de jardinage dans quel fichu négoce je pourrais bien trouver une boîte de cirage. Il m'indiqua la via dei Baullari. Un pressentiment m'invitait à ne pas y aller, mais poussé par la nécessité et l'urgence, je m'y rendis malgré tout. Caché derrière son comptoir, le malheureux vendeur me répondit qu'il avait bien du cirage noir, mais que ce n'était pas des manières de poser ainsi des questions sans entrer.

« Entrez donc ! Vous ne voulez quand même pas que je vous l'apporte jusque-là ? »

Scanned by CamScanner

Je me suis exécuté après avoir calé ma bicyclette contre la devanture. Je n'avais pas fait deux pas en direction du vendeur que la tête d'un voleur fit son apparition derrière la vitre, côté rue, pour observer la bicyclette. Il vérifiait bien sûr que je n'avais pas mis de cadenas. Je n'eus pas plus tôt dit au commerçant : « Attendez un instant ! Cette tête de voleur ne me dit rien qui vaille ! », que le larron – un jeune homme mal habillé, sans cravate, le visage maigre et les cheveux rasés, comme un prisonnier de fraîche date, avec une tondeuse à moutons – s'était emparé de ma bicyclette, l'avait enfourchée et pris la fuite. « Au voleur ! », me suis-je mis à crier en sortant de la boutique à toutes jambes pour le rattraper. Mais deux ou trois personnes s'interposèrent aussitôt. C'étaient les *pali*[1], qui m'assurèrent que le voleur allait se faire pincer. L'un d'eux se mit même à crier : « On l'a attrapé ! On l'a attrapé ! » C'était faux, évidemment. Le voleur filait à toute allure vers le corso Vittorio Emanuele, suivi de deux autres *pali* qui faisaient mine de le poursuivre.

Je m'égosillai de plus bel : « Arrêtez-le ! Au voleur ! Attrapez-le ! » Deux ou trois cyclistes – autres *pali* – firent semblant de se lancer à sa poursuite, mais personne ne le rattrapa. Mieux, la foule des passants s'écarta pour les laisser passer, voleur en tête. Je hurlai à pleins poumons. L'un des *pali* se mit à poursuivre un cycliste à

1. Littéralement les « poteaux », c'est-à-dire les complices qui font le guet pendant que le voleur agit. (Toutes les notes sont du traducteur).

Scanned by CamScanner

son tour, le rattrappa, l'obligea à s'arrêter puis le conduisit jusqu'à moi. « C'est la vôtre ? », me demanda-t-il. Ce n'était pas ma bicyclette, mais je ne pus en savoir davantage car il se mit aussitôt à protester violemment, et je dus le laisser filer – ce que je n'aurais pas fait si j'avais aperçu un policier dans les parages. Mais où trouver un agent dans toute cette pagaille ?

Dans la foule qui m'entourait, certains me conseillaient de m'adresser au commissariat de ... Des nigauds sans doute, ou bien d'autres voleurs. Pour ma part, je sais bien que depuis plus d'un an[1] il ne sert à rien de se rendre dans les bureaux de police, et que porter plainte n'est qu'une pure et simple perte de temps. On peut s'estimer heureux si les agents ne se moquent pas de vous et s'ils ne vous traitent pas carrément d'imbécile. Au lieu de vous aider à retrouver le voleur, comme ce serait leur devoir, leur métier, ils vous répondent : « Nous avons assez de voleurs à rechercher ! La prison de Regina Cœli est pleine ! Que voulez-vous ? Débrouillez-vous. » Ou alors ils déclarent, conciliants : « Nous ferons de notre mieux ; laissez-nous votre numéro de téléphone... » Dans un cas comme dans l'autre, votre démarche ne mènera à rien. Vous pouvez être sûr qu'aucun agent ne

1. L'armistice, annoncé le 8 septembre 1943, a entraîné la fuite du maréchal Badoglio, chef du gouvernement, et de la famille royale. Déclarée « ville ouverte » en août, Rome n'en est pas moins occupée par les nazis et bombardée cinquante et une fois par les Alliés. Libérée le 4 juin 1944, elle est occupée par les troupes anglo-américaines au moment où se passe ce récit, en septembre 1944.

Scanned by CamScanner